

# VECTEURS DE LA PROPAGATION DU LEXIQUE *SHENG* ET INVENTION PERPÉTUELLE DE MOTS

Aurélia Ferrari  
(INALCO-LLACAN)

## Introduction

Dans les grands centres urbains des pays linguistiquement hétérogènes, les langues s'affrontent, s'imposent ou sont dominées, ce qui donne naissance à des bouleversements d'un point de vue linguistique. Ces changements linguistiques sont d'autant plus importants et ils s'établissent d'autant plus rapidement que l'urbanisation est « explosive ». Ainsi, en Afrique, aucune langue ne sort intacte de l'urbanisation. En effet, soit les langues en contact sont partiellement transformées, soit elles donnent naissance à de nouveaux systèmes linguistiques.

Au Kenya, il existe plus de quarante langues locales réparties en trois groupes linguistiques : les langues bantoues, les langues nilotiques et les langues couchitiques. Le groupe des langues bantoues constitue le groupe le plus important (2/3 de locuteurs)<sup>1</sup>. Il existe un quatrième groupe linguistique qui rassemble les langues des minorités exogènes : l'arabe, les langues asiatiques (principalement hindi, gujrati, punjabi et urdu) et les langues européennes. Ce groupe représente 0,8 % de la population

La ville de Nairobi a été construite sur des terres *kikuyu*. Cependant la langue *kikuyu* ne s'est pas réellement imposée comme langue véhiculaire. Les premières décennies de l'urbanisation de Nairobi ont été marquées d'un point de vue linguistique par l'émergence de codes switching composés de swahili, de langues régionales et d'anglais. Les exemples donnés par Parkin (1974), révèlent que les codes switching dépendaient de l'appartenance ethnique des locuteurs et que l'alternance se manifestait plus souvent de phrase en phrase qu'à l'intérieur d'une même phrase.

Dans ce contexte multiculturel et plurilingue de Nairobi, une nouvelle langue s'est développée au début des années 70 (Abdulaziz et Osinde: 1996) : le *sheng*. Bien que le terme *sheng* ne soit apparu que plus tard, l'expansion d'une langue apparentée au *sheng* est attestée depuis 1977 dans le *Daily Nation* (2 mars 1977). En effet, l'auteur Mshamba affirme qu'il est embarrassé par le swahili parlé par les enfants de l'école primaire et secondaire. Il défend que le swahili parlé est totalement différent du swahili standard et des autres dialectes swahilis et que bien des mots swahilis utilisés par ces jeunes possèdent une signification différente de

---

<sup>1</sup> Grignon, F., et Prunier, G. (1998), *Le Kenya contemporain*, Karthala et IFRA, Paris/Nairobi, p. 26.

leur sens initial. Il termine son article en proclamant que si le Ministre de l'Éducation ne prenait aucune mesure rapide, en l'an 2000, Nairobi aura développé sa propre variété de swahili très éloignée du swahili standard. Et en effet, la propagation rapide du *sheng* prouve que ses prévisions s'avèrent exactes.

La base grammaticale du *sheng* est essentiellement swahilie. Cependant il existe de nombreuses autres influences linguistiques tant au point de vue phonologique, morphologique que syntaxique. Si le *sheng* s'appuie sur la structure swahilie, il n'en demeure pas moins que le *sheng* a subi des transformations structurales importantes telles qu'une transformation du système de classes, une apparition d'un nouveau pluriel généralisé, d'une nouvelle extension verbale empruntée au kikuyu (l'intensif), une transformation de verbes monosyllabiques en bisyllabiques, une disparition des pronoms relatifs, une transformation de l'ordre des mots<sup>2</sup> et un effacement dans certains contextes de l'indice pronominal.

Les langues d'emprunt en *sheng* sont très diverses : langues locales (kikuyu, kamba, luo, luyia...), anglais, mais aussi d'autres langues exogènes (telles que le créole jamaïcain<sup>3</sup>, l'arabe ou le français par l'intermédiaire notamment de la communauté de RDC installée à Nairobi).

Les procédés de création lexicale sont aussi très diversifiés : emprunts, suffixation, troncation, duplication, inversion de syllabes, formation de sigles....

## 1. L'invention perpétuelle de mots

L'analyse présentée ici découle d'une difficulté que je rencontre actuellement à propos de la description du *sheng* que je suis en train d'achever. Le *sheng* est une langue en création qui ne cesse d'inventer des mots, et qui n'est pas totalement autonome des langues qui en sont à l'origine et qui sont toujours au contact du *sheng*. Par conséquent, en analysant le corpus recueilli, il a été souvent difficile de trancher soit en terme de code switching, soit en terme de véritable emprunt totalement intégré à la langue. Il a pourtant fallu trancher pour pouvoir faire la phonologie de la langue et sa structure grammaticale.

De plus, l'invention perpétuelle de mots génère des difficultés en ce qui concerne l'inventaire du lexique. Cette invention perpétuelle est due à la multitude des emprunts et des procédés de création lexicale qui multiplie considérablement le nombre de synonymes. Ainsi, à une même notion peuvent correspondre plusieurs mots en *sheng* ; non seulement le mot d'origine swahilie, anglaise, parfois *kikuyu* ou d'autres langues locales mais aussi des mots d'origine plus obscure (dans l'exemple 1, nous n'avons pas pu retrouver l'étymologie du mot **doase**). Par exemple, pour le terme « dix », il existe six formes différentes : **kumi** (du swahili), **imiku** (du kikuyu), **ikumi** (inversion de syllabes de **imiku**), **ten** (de l'anglais), **ashera** (de l'arabe), **ashu** (formée tronquée de **ashera**). La plupart de ces mots ne renvoient ni à une mode, ni à des variétés argotiques, diatopiques, diaphasiques ou bien encore diastratiques, il s'agit pour la plupart de vrais synonymes.

Cette langue étant en pleine création, la formation des mots est constante, ce qui donne aux locuteurs l'impression de participer pleinement à la création

<sup>2</sup> En swahili le déictique suit généralement le nom, en *sheng* il le précède.

<sup>3</sup> empruntés par l'intermédiaire des chansons d'origine jamaïcaine.

lexicale. Les procédés utilisés en *sheng* de création lexicale (étouffement, formation de sigles, suffixation, troncation, inversion de syllabes...) permettent aux locuteurs d'avoir de nombreuses possibilités pour donner à un emprunt un « accent » *sheng*.

Exemple 1 :

**J :**    **Na**            **je**            **mimi**            **ni-me-doro**            **hati**  
           *Et*            *alors*            *moi*            *1S-RES-dormir*            *quoi*

J : Et moi, j'étais en train de dormir

**ni-ko**            **keo,**            **njumu**            **bedi**            **wapi.**  
*1S-être*            *maison*            *chaussures*            *lit*            *où*  
 chez moi : mes chaussures, le lit tout a disparu. (Littéralement : « les chaussures, le lit où ? »)

**Ma :**            **Hebu**            **skia**            **mtu,**  
                   *Bien*            *écoute*            *personne*

Ma : Ecoute ça,

**mpaka**            **a-na-bebwa**            **mpaka**            **bed.**  
*jusqu'à*            *3S-PRS-porter PASS*            *même*            *lit*  
 ils vont même jusqu'à voler les lits.

Dans l'exemple 1, on retrouve dans un même discours à quelques secondes d'intervalle deux variantes du mot « lit » « **bed** et **bedi** ». Dans d'autres enregistrements, j'ai pu récolté d'autres occurrences pour cette notion telles que **obedo** (mot obtenu par suffixation et préfixation de **o** à *bed*), **kitanda** (emprunt au swahili). Les mots se forment ainsi sans cesse, mais si les locuteurs ne reconnaissent pas tous les mots de façon isolée, ils les reconnaissent presque toujours dans leur contexte. Ainsi, si vous demandez à un locuteur ce que veut dire **keo**, il ne saura peut-être pas vous le dire. Mais si vous lui demandez de vous traduire l'énoncé de l'exemple 1, il reconnaîtra **ke** la racine de **keja** « maison » et le procédé qui, par troncation et suffixation en **o**, donnerait ce mot.

Exemple 2 :

**M:**    **Ni-li-fikiria**            **hu-juangi**            **ku-fanya**    **hiyo**    **kazi,**  
           *1S-PE-penser.APP*            *NEG.2S-savoir.INT*            *INF-faire*    *ce*            *travail*

M : Je pensais que tu ne savais pas faire la cuisine,

**kumbe**            **wewe**            **ndiyo**            **spesh?list.**  
*mais*            *toi*            *être*            *spécialiste*  
 mais en fait, tu es un chef.

**Kwa**            **hizo**            **mahote**            **za**            **Di**  
*dans*            *ces*            *PL\_restaurant*            *de*            *Dandora*

## Les restaurants de Dandora

**zi-na-nid**                      **doase**      **sana**      **hizo**      **mahoteli.**  
*IP10-PRS-avoir\_besoin*      *chef*      *très*      *ces*      *PL\_restaurant*  
 ont vraiment besoin de chef cuisinier (comme toi).

Dans l'exemple 2, l'auteur emploie dans la même phrase, deux mots pour dire « restaurant » la forme plurielle simple **mahoteli** et la forme tronquée **mahote**. L'emploi des formes tronquées est ainsi fort courant, ce qui multiplie, une fois de plus, les occurrences pour une même notion. L'emploi de **spesh?list** (de l'anglais *specialist*) pose problème pour l'analyse car il est difficile de trancher en terme de code switching ou d'emprunt, en raison de l'absence de marque d'intégration d'emprunt en *sheng* pour certains mots utilisés couramment.

Mais parfois, comme dans le dialogue suivant, l'intercompréhension pose quelques problèmes. Ainsi, quand le locuteur C emploie le terme **owaye** qui veut dire en luo « hier soir », les gens ne comprennent pas car, dans la phrase, cela n'a pas de sens (« Aujourd'hui, on reste ici jusqu'à hier soir »). Puis les locuteurs reconnaissent la transformation du mot kikuyu *hwai\_ini* (« soir »), ce qui maintenant donne un sens à la phrase (« aujourd'hui, on reste ici jusqu'à ce soir »).

## Exemple 3 :

**C :**      **Leo**                      **tu-ko**                      **huko**                      **mpaka**                      **owaye.**  
*Aujourd'hui*      *1P-être*                      *ici*                      *jusqu'à*                      *owaye*  
 C : Aujourd'hui, on reste ici jusqu'à « owaye »

**Mo:**      **Hati**      **mpaka**      **owaye!**      **Chocks**      **unabonga**      **aje ?**  
*Hein*      *jusqu'à*      *owaye*      *Chocks*      *2S-PRS-dire*      *comment*  
 Mo : Hein, jusqu'à « owaye » ! Tu parles comment Chocks ?

**hati**      **tu-ko**                      **huko**                      **mpaka**                      **owaye !**  
*hein*      *1P-être*                      *ici*                      *jusqu'à*                      *owaye*  
 Quoi, on reste ici jusqu'à « owaye » !

**Ma:**      **Oh**      **ni**                      **shortkʔ**                      **ya**                      **waini,**  
*Oh*      *être*                      *raccourci*                      *de*                      *waini*  
 Ma : Oh c'est le diminutif de « waini ».

**owaye**      **u-na-jua**                      **ni**                      **jana**                      **usiku.**  
*owaye*      *2S-PRS-savoir*                      *être*                      *hier*                      *soir*  
 Tu sais, « owaye » ça veut dire (dans notre langue) « hier soir ».

**M : Tu-ko huko mpaka owaye ni-ka-shindwa.**  
*1P-être ici jusqu'à owaye 1S-SUCC-vaincre.PASS*

M : « On reste ici jusqu'à hier soir », je me demandais ce que tu voulais dire.

**Ma: Waini ni jioni.**  
*Waini être soir*

Ma : « *Waini* », c'est le soir (en *kikuyu*).

**C : Sindiyo, mbona u-me-shika papa !**  
*N'est-ce-pas du moment que 2S-RES-prendre papa*

C : C'est ça. T'as compris, c'est le principal.

La flexibilité lexicale se note aussi dans la formation de modifieurs de verbes qui est très productive. Les locuteurs peuvent inventer des modifieurs de verbes à partir de noms, d'adverbes, d'adjectifs ou de pronoms de langues locales (swahili et autres) ou de langues exogènes (notamment de l'anglais). Ces productions sont difficilement répertoriables car elles font parties de la flexibilité de la langue. Ainsi, nous trouvons dans notre corpus des formes telles que **kiurafiki** (du swahili *rafiki* « ami »), **kiubro** (de l'anglais *brother*), **kibeste** (de l'anglais *best*<sup>4</sup>) qui signifient toutes « amicalement ».

L'invention perpétuelle de mots m'a amené à me pencher sur le sujet de la propagation du *sheng*. Malgré une mobilité faible des jeunes des bidonvilles et des quartiers pauvres qui sont à l'origine du *sheng*, il existe une homogénéité linguistique apparente. Cependant, quelques différences lexicales de type argotique sont perceptibles ça et là.

## 2. Les vecteurs de la propagation du *sheng*

### 2.1. Les médias

L'arrivée du *sheng* dans les médias est assez tardive, elle ne daterait que de la fin des années 90. Le *sheng* dans les médias est souvent utilisé dans les émissions pour les jeunes et dans les émissions de musique notamment rap et reggae. Il ne serait employé d'ailleurs que dans ce type d'émission et dans les publicités. Ainsi, par exemple une émission sur le rap était diffusée en *sheng* en 1999 sur Nation FM, elle s'intitulait « **wakilisha shoo** », elle était présentée par les chanteurs d'un groupe de rap (Kalamashaka). Les auditeurs généralement habitants de Nairobi appelaient en direct, parlaient et rapaient en *sheng*. Depuis, d'autres émissions musicales en *sheng* à la radio et à la télévision lui ont succédé.

Sinon, certaines publicités ont adopté le *sheng* à la télévision, à la radio mais aussi dans les affichages publicitaires. Ainsi, une marque de préservatif a pour

---

<sup>4</sup> En *sheng*, **beste** signifie « ami ».

slogan : **maisha iko sawa**<sup>5</sup> (« la vie est OK »). Une marque de supermarché utilise aussi le *sheng* pour sa publicité : **Bob for bob utanunua mob**<sup>6</sup> (« avec peu d'argent, tu peux acheter beaucoup »).

Les médias selon moi, ne sont pas réellement des vecteurs de propagation du *sheng*. En effet, l'apparition tardive du *sheng* et son utilisation limitée à quelques émissions consacrées aux jeunes urbains montrent que l'utilisation du *sheng* dans les médias apparaît non pas comme une volonté consciente de répandre cette langue mais plutôt comme une obligation, une réponse à une demande. En effet, les émissions kenyanes de musique, notamment celles télévisées, ne sont écoutées que par les jeunes urbains locuteurs de *sheng*.<sup>7</sup> De plus, les chansons actuelles à la mode sont en *sheng*, d'où la nécessité de présenter l'émission dans la même langue. Githinji notait au sujet des radios qui diffusent en *sheng* : (2003 : 63)

The DJs and announcers in Kiss 100 FM and Capital 98.4 FM are very liberal in their language use. These stations do not have nationwide coverage and are limited to Nairobi and its environ, or some few urban areas. The effect of these stations is that Sheng is now accessible to those sections of the population which were formerly isolated.

En dehors des médias, on voit apparaître le *sheng* sur des enseignes de petits commerces de proximité, nous avons entre autres noté : **giza poa** (« bonne marchandise »), **veve base** (« endroit où l'on vend du khat »), **fresh maziwa** (« lait frais »).

## 2.2 Les matatus et la musique hip-hop.

Les **matatus** et les **nisan** (appelés ainsi car ils sont pratiquement tous de marque Nissan) sont des véhicules de transports en commun. Leur spécificité par rapport aux bus par exemple est que pratiquement la totalité des **matatus** diffuse de la musique, et notamment du reggae/ raggamuffin et depuis ces dix dernières années du rap. Les **matatus** sont tous peints de graffitis avec les noms des chanteurs de rap ou reggae connus localement ou internationalement. Et malgré les dernières lois leur interdisant la musique, ils sont toujours les principaux moyens pour faire connaître une musique, parfois mise à niveau sonore fort élevé qui incommode les personnes d'un certain âge. Les jeunes ne montent pas dans n'importe quel **matatu**, ils attendent celui dont ils aiment la musique et celui qui a les enceintes les plus puissantes. De nos jours, les **matatus** évitent, pour ne pas avoir d'amende, de mettre la musique dans le centre ville, ce qui ne les empêche pas de la diffuser dès qu'ils sont sortis de cette zone. La nouvelle loi n'a pas eu réellement d'effet sur la réduction de la musique dans les **matatus** car la musique fait partie de la « culture **matatu** ».

<sup>5</sup> En swahili standard, on dirait *maisha ni sawa*, ici l'emploi du locatif *-ko* au lieu du prédicatif *ni* est typiquement *sheng*.

<sup>6</sup> **Bob** signifie «1 shilling » en *sheng*. **Mob** est un adjectif *sheng* invariable qui signifie « beaucoup ».

<sup>7</sup> Même dans les bidonvilles, il existe des salles de télévision où de nombreux jeunes passent une partie de leur journée.

Ce type de transport en commun nous intéresse ici car ils sont réputés pour transmettre le *sheng*. Ainsi, les travailleurs des **matatus** contribueraient à la création lexicale surtout en ce qui concerne les sommes d'argent.

Gathigi (2000) écrivait à ce sujet :

The matatu fraternity consists of all those involved in matatu transport business that is drivers, called *madere* in Sheng, the *touts*<sup>8</sup>, *makaracho* in Sheng and bus stop managers, *Kamjesh* in Sheng. [...] Being a distinct group, the matatu workers have developed their own culture; their language is used as one way of personal identification. The majority of them are young men whose age ranges mainly between fifteen and forty years. [...]

According to Mwende 1998 (pp 13-14), the main language used in communication between the matatu workers themselves is the matatu Sheng. The items contributed to Sheng vocabulary by matatu workers are therefore used first as matatu Sheng items. They may, however be found in mainstream Sheng with a change in meaning or with more than one meaning. One area of Sheng vocabulary where matatu workers have contributed items is reference to money denominations.

Il donne dans son mémoire des exemples de mots de sommes d'argent inventés par les travailleurs de **matatu** dont : **ashera, ashu, imiku** « dix shillings ».

Samper (2002 : 228) affirmait également à ce sujet :

Manambas<sup>9</sup> are important culture brokers by virtue of sheer numbers and high visibility. Nairobi residents interact with Manambas daily. They are an unavoidable part of Kenyan life. Furthermore, Manambas are complex figures in Kenyan popular imagination, they embody many contradiction [...] Some people see Manambas and their lifestyle as glamorous because of the women, money, nice clothes and also because in the popular imagination they are tough and rebellious.

Et Githinji ajoutait (2003 : 32) :

This group (*touts*) represents « institutional » use of Sheng in the context of popular culture. They are today considered the greatest innovators and creator of new vocabulary. They are also an important group in the dissemination of Sheng because of the mobile nature of their work, and their group behaviour is subject to stereotypes, which have characterized the non-speaker's view of Sheng.

Le même auteur qui a réalisé une enquête sur les pratiques linguistiques à Nairobi, a donné des cartes de la ville à ses informateurs afin qu'ils entourent les quartiers où ils pensent que le *sheng* est parlé de façon significative. Des personnes travaillant dans les **matatus** entouraient systématiquement les quartiers qui correspondent aux itinéraires des **matatus**. Ainsi, les habitants des quartiers riches qui circulent avec leur propre véhicule seraient exclus de cette langue car ils n'emploieraient pas les transports en commun.

---

<sup>8</sup> Travailleurs des **matatus** qui récoltent l'argent durant les trajets.

<sup>9</sup> Même sens que le terme précédent (note 8).

Cependant, les travailleurs des **matatus** ne sont certainement pas en tant que tels les vecteurs du *sheng* car souvent, la musique est tellement forte qu'ils ne parlent pas mais fonctionnent à partir de gestes ou de bruits. Ainsi, pour que le chauffeur s'arrête, son assistant tape sur la porte ou siffle. Pour récolter l'argent auprès des passagers, les employés ne fonctionnent que par des gestes et ne parlent que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement. Sur des parcours de 30 à 40 minutes, je n'ai pu récolter que quelques phrases des travailleurs des **matatus** telles que : **Dandora na Kariobangi, kaalia mbao** (« Dandora, et Kariobangi asseyez-vous, vingt shillings »), **mbao Dandora, haraka, beba Dandora mbao, mbao**, (« vingt shillings Dandora vite, emmène ! Dandora vingt, vingt shillings »), **fasta fasta madam, twende hoi, unashuka ?** (« vite, vite madame, allons-y, tu descends ? »). Ces phrases se répètent souvent, elles indiquent le prix au passager et la destination.

Nous soutenons ici que les **matatus** sont des vecteurs du *sheng* plus dans la mesure où ils diffusent de la musique en *sheng* que dans leur propre utilisation de cette langue.

### 2.3 La musique hip hop en *sheng*

La musique hip-hop en *sheng* joue un grand rôle dans la transmission et la diffusion du *sheng*. Ainsi, Mwangi wa Muhogo écrivait (2004) :

By early 1992 Hip Hop was slowly gaining popularity and this was through Matatu culture, this was through graffiti from that time till now, they still use the same criteria. Vehicle' owners compete by having the best graffiti. [...] many people came to know Hip-Hop rappers through the matatu culture, many matatus had the pictures of their favourite rappers sprayed on the body.

Le rap constitue à Nairobi un véritable moyen d'expression, un vecteur privilégié de messages politiques et sociaux par le moyen du *sheng*. Le rap n'apparaît plus comme un phénomène de mode mais comme une réalité sociale de communautés urbaines.

D'un point de vue général, le hip-hop n'est pas considéré en Afrique comme un mouvement importé, mais au contraire il est perçu comme ayant puisé ses origines en Afrique<sup>10</sup>. En effet, des ressemblances frappantes tant au point de vue de la danse que du chant sont perceptibles dans les différents arts de ce mouvement. De nombreuses figures hip-hop viennent de danses traditionnelles africaines, quant au rap (débit de parole sur des rythmes), il puiserait aussi ses origines chez les griots d'Afrique. Le hip-hop fait donc partie dans certaines sociétés urbaines africaines des traditions modernes, remplaçant la continuité des traditions ancestrales. Ainsi, le rap succède dans ces sociétés aux contes, rassemblant une grande partie de la littérature orale moderne. Nous avons d'ailleurs pu remarquer notamment à Nairobi que les proverbes n'existaient plus en tant que tels, mais qu'ils étaient remplacés par des

---

<sup>10</sup> «Regards africains sur le hip-hop» RFI, 17 février 2005, dans l'émission « cahier nomade ».



rimes ou extraits de chansons qui s'incorporent à la conversation des jeunes. De même que les contes sont remplacés par l'écoute et la création de chanson rap.

Exemple 4 :

**X:** **Ni-ko msoto ka panya kanisa, hu-skii ?**  
*2S-être misère comme rat église NEG.2S-entendre*  
 Je suis fauché comme un rat d'église, tu ne comprends pas ?

**Y:** **Sha-sema.**  
*déjà-dire*  
 Déjà dit.

**Z:** **System ya mababilon.**  
*système de PL\_babylone*  
 C'est le système de Babylone.

Dans l'exemple 4, le locuteur Y fait référence par cet emploi aux chanteurs du groupe Ukoo Flani Mau Mau qui utilisent souvent cette expression qu'ils ont d'ailleurs inventée. Il faut noter ici l'absence inhabituelle de la marque de temps et de l'indice pronominal (la forme verbale complète devrait être : **u-me-sha-sema** : IP9-RES-déjà-dire, « tu l'as déjà dit »). Le locuteur Z cite l'extrait d'une chanson du groupe **Mashifta**.

Pour conclure, j'évoquerai :

§ L'ampleur du phénomène. Le *sheng* est parlé pratiquement par la totalité des jeunes qui proviennent des quartiers pauvres et ceux de classe moyenne, ce qui représente plus de 80% de la population jeune de Nairobi. Le *sheng* est la langue la plus employée dans la vie courante dans des situations informelles. Le *sheng* est aussi devenu langue première de la nouvelle génération née dans les bidonvilles. Par ailleurs, lors de mes enquêtes j'ai pu recueillir de nombreux témoignages sur l'échec scolaire dû à la pratique du *sheng* car les élèves ne différencient souvent pas le swahili standard du *sheng* voire même l'anglais du *sheng*.

§ les problèmes liés à la description des vernaculaires urbains. Nous avons pu évoquer le problème du recensement du vocabulaire, et de la description d'un vernaculaire urbain en voie d'émergence. Cependant, d'autres problèmes sont inhérents à la description des variétés urbaines telles que la variation diatopique et diachronique.

Par ailleurs, le problème du choix de la variété à décrire se pose à nombre de linguistes qui font des recherches sur les contacts de langues.

En effet, l'idéologie dominante définit la langue comme un système autonome (De Robillard 2001, 472), lui-même défini entre autres, par un jeu d'opposition par rapport aux autres langues, par des caractères spécifiques et systématiques, par l'existence de règles définies et constantes. Cependant, cette

conception néglige totalement l'interdépendance de certaines langues qui donne une certaine flexibilité linguistique à ces variétés qui se situent « entre les langues ». C'est pourquoi, il est important de ne pas uniquement décrire les spécificités lexicales ou la variété la plus argotique des vernaculaires urbains mais d'inclure dans la description de ces parlers toutes les variétés non standard car celles-ci constituent bien souvent (comme c'est le cas pour le *sheng*) des registres d'une même langue en création.

### Bibliographie

- ABDULAZIZ, M. et K. OSINDE, 1996, « Sheng and English : development of mixed codes among the urban youth in Kenya », *International Journal of the sociology of language*, Nairobi, University of Nairobi, 21p.
- DE ROBILLARD, D., 2001, « En lizje kokê patat ên lizje vej gardjê ? La linguistique peut-elle passer entre les langues », *Cahiers d'Etudes Africaines : langues dédiées* (163-164), 465-164.
- ECHESSA, P., 1990, *A study of the word structure and processes involved in word formation in sheng. A case study of eastlands area of Nairobi*, Thesis for the degree of Master of arts in Kenyatta University, 107 p.
- FERRARI, A., 2004, « Quelques caractéristiques du *sheng*: parler vernaculaire des jeunes de Nairobi », *Parlers jeunes ici et là-bas : Pratiques et représentations*, L'Harmattan, 91-112.
- GATHIGI, G. W., 2000, *Sheng : who contributes what to its vocabulary formation*, Dissertation University of Nairobi, 30 p.
- GITHINJI, P., 2003, *Languages attitudes: Nairobi people and Sheng*, Master Thesis, Michigan State University, 112p.
- GITHIORA, C., 2002, « Sheng : peer language, swahili dialect or emerging Creole ? », *Journal of African studies*, 15, number 2, Carfax Publishing, 159-181.
- MWANGI WA MUHOGO, 2003, *Hip-hop in Kenya*, article non publié.
- SAMPER, D., 2002, *Talking Sheng : The role of a hybrid language in the construction of identity and youth culture in Nairobi, Kenya*, Degree of doctor of Philosophy, University of Pennsylvania, 298p.